CHOIX DES COMPAGNIES QUE L'ON FRÉQUENTE.

La compagnie des honnêtes gens est un trésor. (*Moralistes orientaux.*)

Rien de plus propre à rendre une âme honnête, à fixer ses incertitudes, à redresser ses mauvais penchants, que le commerce des gens de bien : leurs discours, leur simple vue, ont une influence qui se fait sentir jusqu'au fond des cœurs et tient lieu de préceptes. (*Moralistes anciens.*)

Le bon exemple dispose les âmes au bien; il s'en répand une émanation encourageante et salutaire; c'est un meilleur air qui rend plus sain et plus fort. (LEBRUN.)

Il vaut mieux être seul que d'être dans la compagnie des méchants. (*Moralistes orientaux.*)

Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. (*Adage populaire.*)

Bonne compagnie.

Un poëte persan, Saadi[1], exprime, par ce charmant apologue, quelle est sur l'homme l'heureuse influence de la société des gens de bien :

« Je me promenais, dit-il; je vois à mes pieds une feuille à demi desséchée, qui exhalait une odeur suave. Je la ramasse et la respire avec délices. « Toi qui exhales « de si doux parfums, lui dis-je, es-tu la rose?

« — Non, me répondit-elle, je ne suis point la rose, « mais j'ai vécu quelque temps avec elle; de là vient le « doux parfum que je répands. »

Mauvaise compagnie.

Un philosophe rencontra un jeune homme accompagné d'un de ses camarades connu par ses débauches. Le jeune homme eut honte d'être vu en si mauvaise compagnie, et rougit : « Courage, mon enfant! lui dit le sage; j'aime à voir en toi cette marque de pudeur. Mais qu'il vaudrait bien mieux aller avec des gens dont la société ne pût te faire rougir! »

1. Ce poëte florissait dans le XIIIe siècle.

Funestes effets des mauvaises compagnies sur la jeunesse.

[1839.]

Un enfant, nommé Jacquot, avait eu le malheur de perdre son père. Il avait alors environ quatorze ans. Si son père eût vécu, il l'aurait empêché de fréquenter la mauvaise compagnie; mais sa mère ne pouvait pas aussi bien le surveiller.

Elle lui avait expressément défendu d'aller dans une auberge qui se trouvait à l'extrémité du village. Elle avait bien raison de le lui défendre, car il y avait dans cette auberge des enfants méchants et des domestiques vicieux.

Un jour, Jacquot, oubliant les défenses de sa mère, s'approcha de cette auberge. En regardant dans la cour, il vit un postillon et un garçon d'écurie, tous deux un peu plus âgés que lui, qui jouaient avec des sous à croix ou pile.

Il entendit le garçon d'écurie qui disait en jouant : « Je n'avais qu'un sou en commençant, et maintenant j'en ai huit. » Et il faisait sonner sa monnaie dans la poche de sa veste.

Jacquot avait alors dans sa poche un sou que sa mère lui avait donné. Il éprouva un violent désir d'aller jouer avec ces deux garçons.

Sur le point d'entrer dans la cour, il s'arrêta : il se souvint que sa mère lui avait défendu d'aller dans cette auberge, et qu'elle lui avait aussi défendu de jouer de l'argent.

Mais la tentation fut plus forte que sa volonté.

Il s'avança donc et proposa au garçon d'écurie de jouer avec lui. Le garçon y consentit; et Jacquot, après avoir joué deux heures, se trouva avoir gagné trois sous. Il employa son argent à acheter des cerises. Il s'assit pour les manger à son aise sur le banc de l'auberge. Tandis qu'il mangeait, il entendit le postillon et

le garçon d'écurie causer ensemble. Leurs jurements grossiers et leurs criailleries lui faisaient peur et lui causaient du dégoût : car il n'était pas encore devenu un mauvais sujet.

Mais peu à peu il s'accoutuma à leur langage et à leurs manières, et il les imita.

Presque tous les jours, au lieu d'aller à l'école, il retournait dans la cour de l'auberge, et y restait des heures entières. Le vice bientôt ne l'effraya plus; il s'accoutuma à jouer, à mentir, à jurer. Le soir, il disait à sa mère qu'il était allé à l'école, et le lendemain il disait à l'instituteur qu'il avait aidé sa mère dans son travail.

Pour comble de malheur, il se lia intimement avec le garçon qui avait joué avec lui la première fois; c'était un mauvais sujet capable de tout.

A force de jouer avec lui, Jacquot lui devait trois francs; c'était pour lui une somme très-considérable. Le garçon voulait son argent, afin d'aller le lendemain à une fête dans un village voisin, où il espérait s'amuser. Il voulait y amener Jacquot; mais il fallait de l'argent, et Jacquot n'en avait pas.

Jacquot lui promit de demander cette somme à un de ses camarades, nommé Henri, qui était un modèle de sagesse et de bonne conduite. Henri travaillait tous les jeudis dans une fabrique; ses parents lui laissaient l'argent qu'il y gagnait, et il le ramassait avec soin, afin d'acheter des habillements à sa sœur pour le jour où elle ferait sa première communion.

Jacquot demanda donc trois francs à Henri, qui ne voulut pas les lui prêter, parce qu'il voyait bien que c'était pour en faire un mauvais usage.

Il retourna tout honteux vers le garçon d'écurie. Ce garçon se mit en colère contre Jacquot : « Je veux absolument que tu me payes, lui dit-il; si Henri ne veut pas te prêter trois francs, emprunte-les-lui sans qu'il le sache; tu dois savoir où il met son argent. Prends trois

pièces de un franc, et après-demain tu les remettras à la même place; car à cette fête nous jouerons, nous gagnerons, j'en suis sûr. »

Cette proposition fit horreur à Jacquot. « Oui, sans doute, je sais où Henri met son argent : c'est dans un vieux pot à fleurs à moitié cassé, au fond de l'écurie où il couche, assez près de la vache de sa mère; mais je ne ferai pas ce que tu me demandes, ce serait une chose horrible. »

Le garçon se moqua de lui et lui fit honte de ses scrupules. Le malheureux Jacquot se laissa enfin persuader, et ils convinrent d'exécuter ensemble cet odieux projet la nuit suivante.

C'est ainsi que la mauvaise compagnie peut conduire à toutes sortes de crimes.

Au milieu de la nuit, Jacquot entendit qu'on frappait doucement à sa fenêtre; c'était le signal convenu entre lui et son complice. L'idée de l'action qu'il allait commettre le fit trembler. Il resta immobile, la tête cachée sous sa couverture, jusqu'à ce qu'il entendit le second coup. Alors il se leva, il s'habilla, ouvrit sa fenêtre qui était presque de niveau avec la rue. Son camarade lui dit d'une voix sombre : « Es-tu prêt ? » Il ne répondit rien, sortit par la fenêtre et suivit le misérable.

Ils arrivèrent à la porte de l'écurie; un nuage noir qui passa sur la lune les laissa dans une obscurité profonde. « Où sommes-nous? dit Jacquot qui cherchait à assurer ses pas en s'appuyant contre le mur; où es-tu? parle-moi. » Il étendit la main. Le méchant garçon prit cette main dans la sienne. « Est-ce bien ta main? dit-il à Jacquot; elle est froide comme le marbre.

— Allons-nous-en, dit Jacquot, il en est encore temps.

— Non ! reprit l'autre en ouvrant la porte, tu es trop avancé pour reculer. » Et il poussa Jacquot dans l'écurie.

Jacquot était tout tremblant; il savait fort bien où

était le pot à fleurs, et cependant il ne pouvait pas le trouver. Il tremblait que Henri ne se réveillât; il croyait sans cesse entendre dans l'écurie des pas ou des voix, et son sang se glaçait dans ses veines; enfin, il trouva le pot à fleurs et l'apporta sur le devant de la porte avec tout l'argent qui s'y trouvait.

Dans ce moment, le nuage noir s'éloignant laissa la lune briller dans tout son éclat.

« Sauvons-nous bien vite, » dit le garçon d'écurie en arrachant le pot à fleurs des mains tremblantes de Jacquot. « Juste ciel! s'écria Jacquot, est-ce que tu veux tout prendre? Ne m'as-tu pas dit que tu ne voulais prendre que trois francs, et que nous les rendrions après-demain sans faute?

— Tais-toi, » répliqua l'autre. Et il marcha sans écouter son camarade, en ajoutant : « Si je dois un jour aller dans une maison de détention, je ne veux pas que ce soit pour trois francs. »

A ces mots, le sang de Jacquot se glaça dans ses veines, ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Ils ne dirent pas un seul mot de plus. Jacquot se glissa dans sa chambre, tandis que son complice emportait l'argent.

Pendant tout le reste de la nuit, Jacquot souffrit cruellement. Aussitôt qu'il commençait à s'endormir, il était tourmenté par des songes affreux qui le réveillaient en sursaut; et, dès qu'il était éveillé, le moindre bruit le faisait tressaillir. Il osait à peine respirer, il pensait que le jour n'arriverait jamais; mais lorsque le jour fut venu et que les oiseaux commencèrent à chanter, il se sentit encore plus malheureux.

C'était dimanche : la cloche annonçait la messe. Tous les enfants du village, parés de leurs plus beaux habits, pleins d'innocence et de joie, arrivaient en foule devant la porte de l'église; et Henri, qui était le plus sage, était aussi le plus joyeux. Il ne se doutait pas du malheur qui lui était arrivé, parce qu'en se levant il n'avait songé qu'à prier Dieu et non à regarder son argent.

Au milieu de tous ces enfants si gais, Jacquot était triste et sombre. Henri s'approcha de lui en souriant. En le voyant, Jacquot devint pâle comme la mort et s'enfuit vivement pour éviter ses regards.

La pensée de son crime le torturait; il croyait que chacun pouvait le lire sur son visage. Il lui semblait que tous ceux qui passaient près de lui disaient en le regardant : « Voilà un voleur! »

Quelquefois il voulait revenir auprès de Henri et lui avouer son crime; mais la honte le retenait.

Aussitôt après la messe, il alla dans l'auberge. Là, il se renferma un instant avec son complice, qui s'efforça vainement de dissiper sa frayeur. Ils partagèrent l'argent. Chacun en mit la moitié dans sa poche; et ils partirent pour aller à la fête du village voisin.

Cependant Henri, après la messe, était allé visiter son petit trésor. Quand il s'aperçut qu'on l'avait volé, il fut saisi de la plus vive douleur. Ses cris et ses sanglots attirèrent son père et sa mère; il se jeta dans leurs bras.... « Que je suis malheureux! s'écria-t-il, j'ai tout perdu; on m'a pris l'argent que j'économisais pour ma sœur. J'étais si content de penser que j'avais gagné tout cela par mon travail! J'espérais vous faire tant de plaisir ainsi qu'à elle! »

Toutes les personnes qui sortaient de l'église s'arrêtèrent devant la maison des parents de Henri. Tout le monde le questionnait et prenait part à sa douleur. La rue fut bientôt remplie de monde. On lui demanda en quoi consistait son petit trésor, « Hélas! dit-il, il était composé de pièces de cinquante centimes et de un franc que l'on me donnait tous les jeudis à la fabrique. A mesure que je les recevais, je m'amusais à y graver un numéro avec la pointe de mon couteau. La première que j'ai reçue avait le numéro 1, et ainsi de suite. Il y en avait quarante qui faisaient en tout trente francs.

Dans ce moment une bonne femme vint à passer. C'était une laitière d'un hameau voisin qui traversait le

village pour porter son lait à la ville; elle fendit la foule avec assez de peine et dit aux parents de Henri :

« Ne parlez-vous pas de pièces de cinquante centimes qui ont été perdues ou volées? A l'instant même on vient de m'en donner une, elle porte le numéro 3. Regardez : la reconnaîtriez-vous? »

En parlant ainsi, elle présenta la pièce que Henri reconnut. Tout le monde s'écria et demanda à la laitière qui lui avait remis cette pièce; elle répondit :

« Tout à l'heure, comme j'entrais dans le village, j'ai rencontré deux jeunes garçons au détour d'une rue; ils paraissaient excessivement pressés; ils couraient si vite qu'ils ont renversé un de mes seaux pleins de lait. Je me suis mise à crier contre eux. Le plus grand m'a répondu par des injures; le plus jeune a tiré précipitamment cette pièce de sa poche, et me l'a donnée : c'est à peu près la valeur de mon lait. Puis ils ont continué de courir. »

Tout le monde dit alors : « Les connaissez-vous? savez-vous par où ils ont passé?

— Je connais le plus grand, dit la laitière; il porte une veste rouge : c'est le garçon d'écurie de l'auberge. Je ne connais pas l'autre, qui est plus jeune. Ils ont pris la route du village où il y a aujourd'hui une fête; et, si l'on court après eux, on les aura bientôt rattrapés. »

Personne ne douta que ces deux jeunes garçons ne fussent les voleurs. On admirait et l'on bénissait la Providence qui avait permis que les coupables fussent sitôt découverts. Huit ou dix jeunes gens s'empressèrent de courir après eux. Tous les autres habitants du village restèrent autour de Henri; leurs regards étaient fixés sur le chemin par où l'on était allé à la poursuite des voleurs. Enfin quelques personnes qui s'étaient avancées assez loin de la maison revinrent en courant et en criant : « Les voilà! on les a pris! »

Les jeunes gens arrivèrent, traînant le garçon à la veste rouge, qui se débattait inutilement contre eux; ils

amenaient aussi Jacquot, qui se laissait conduire sans résistance, et qui versait des larmes abondantes. Il avait rabattu sa casquette sur son visage et il baissait la tête. On voyait bien qu'il sanglotait, mais on ne le reconnaissait pas.

On l'obligea d'ôter sa casquette; Henri poussa un cri de douleur en reconnaissant son ami. Jacquot tomba à genoux et avoua en pleurant son crime avec toutes les circonstances.

Tout le monde était pénétré d'horreur et de pitié « Si jeune être déjà si coupable! disait-on. Malheureux! qui a pu te porter à une telle action? — La mauvaise compagnie. »

Tous les parents qui étaient là prenaient leurs enfants par la main et les pressaient contre leur cœur en disant : « Dieu soit loué! ce n'est pas mon fils! O mon enfant! vois où mène la fréquentation des méchants. »

On retrouva dans la poche des coupables tout l'argent, moins la pièce de cinquante centimes que la laitière avait reçue et dont elle fit cadeau à Henri. Henri voulait que l'on fît grâce à Jacquot. « Non, dit-on, il vaut mieux qu'il aille aujourd'hui dans une maison de correction que d'aller plus tard aux galères. »

Le garçon d'écurie était plongé dans l'abattement; il essayait de se justifier en accusant Jacquot et disait que c'était Jacquot qui l'avait entraîné dans le crime. Mais personne ne voulut le croire.

Ce misérable, qui se trouvait en état de récidive, subit la punition qu'il méritait. Jacquot fut placé dans une maison de correction où il resta deux ans. Au bout de ce temps, il revint au village; il se conduisit toujours bien et mérita de redevenir l'ami de Henri.

INSTRUCTION, ÉTUDE.

Si vous réservez chaque jour quelques moments pour la lecture, sans que jamais aucune affaire ou aucun amusement s'en empare, vous serez, au bout de l'année, étonné et charmé de vos progrès. (B.)

L'étude chasse l'ennui, distrait le chagrin, étourdit la douleur, elle anime et peuple la solitude. (Ségur.)

C'est un grand bien que de s'amuser; c'en est un plus grand de s'instruire. La lecture, qui réunit ces deux avantages, ressemble à un fruit délicieux et nourrissant tout à la fois :

Les bons livres sont l'essence des meilleurs esprits, le précis de leurs connaissances et le fruit de leurs longues veilles; l'étude d'une vie entière s'y peut recueillir en quelques heures; c'est un grand secours :

Les livres sont à l'âme ce que les aliments sont au corps. (*Divers auteurs.*)

Pétrarque [1].

Les amis de Pétrarque lui écrivaient assez souvent pour s'excuser de ce qu'ils n'allaient pas le voir : « Comment vivre avec toi? lui disaient-ils. L'existence que tu mènes à Vaucluse est si extraordinaire! L'hiver tu restes sous ton toit comme un hibou, et l'été tu cours sans cesse à travers champs. » Pétrarque riait de ces observations et disait : « Ces gens-là regardent comme un bien suprême les plaisirs du monde, et ne conçoivent pas qu'on puisse s'en éloigner. Mais j'ai des amis[2] dont la société m'est fort agréable, des amis de tous les pays et de tous les siècles, qui se sont illustrés à la guerre, dans les affaires publiques et dans les sciences. Avec eux je ne m'impose aucune contrainte, et ils sont toujours à mon service. Je les fais venir et les renvoie quand bon me semble. Ils ne m'importunent point et ils répondent à toutes mes questions. Les uns me racontent les événements des siècles passés, d'autres me révèlent les secrets de la nature. Celui-ci m'enseigne le moyen de bien vivre et de bien mourir; celui-là dissipe mes soucis par son enjouement. Il en est qui endurcissent mon âme aux souffrances, qui

1. Célèbre auteur italien; il demeurait ordinairement à Vaucluse, près de la ville d'Avignon, où les papes faisaient alors leur résidence : la vallée de Vaucluse, où est une très-belle fontaine, a donné son nom au département. Pétrarque est mort en 1374.

2. On comprend que Pétrarque veut désigner par là les auteurs dont les ouvrages composaient sa bibliothèque.

m'apprennent à maîtriser mes désirs et à me supporter moi-même; enfin, ils me conduisent sur la route de la science et de l'art, et ils satisfont à tous les besoins de ma pensée. Pour prix de tant de bienfaits, ils ne demandent qu'une modeste chambre où ils soient à l'abri de la poussière. Lorsque je sors, je les emporte avec moi sur les sentiers que je parcours, et le calme des champs leur plaît mieux que le bruit des villes. »

Aussi Pétrarque devenait malade quand il cessait de lire ou d'écrire, ou quand il ne pouvait méditer sur ses lectures, dans les vallons solitaires, près d'une source limpide, sur la pente des rocs et des montagnes. Dans le cours de ses fréquents voyages, il étudiait et écrivait partout où il s'arrêtait. Un de ses amis, l'évêque de Cavaillon[1], craignant que l'ardeur avec laquelle le poëte travaillait à Vaucluse n'achevât de ruiner sa santé déjà altérée, lui demanda un jour la clef de sa bibliothèque. Pétrarque la lui remit sans savoir pourquoi son ami voulait l'avoir. Le bon évêque enferma dans cette bibliothèque livres et écritoires, et lui dit : « Plus de travail pendant dix jours. » Pétrarque promit d'obéir, non sans un violent effort. Le premier jour lui parut d'une longueur interminable; le second, il eut un mal de tête continuel; le troisième, il fallut absolument lui rendre sa clef.

Bossuet [2].

L'application de Bossuet à l'étude était incroyable. Toutes les nuits, une lampe allumée restait auprès de lui. Après son premier sommeil, qui était d'environ quatre heures, il se relevait, même dans les froids les plus rigoureux, récitait ses prières, puis se mettait à son bureau, et travaillait jusqu'à ce qu'il sentît venir la fatigue. Alors il se recouchait : il suivit constamment

1. Ville du département de Vaucluse.

2. Évêque de Meaux, un des plus grands prélats et des plus illustres écrivains de la France. Mort en 1704.

ce genre de vie, même en voyage, jusqu'à l'âge le plus avancé.

C'est ainsi que ce grand prélat, tout en s'acquittant des devoirs importants dont il était chargé, parvint à composer tant de beaux ouvrages, et en même temps à acquérir une érudition telle, qu'on a peine à comprendre qu'il ait pu lire tout ce qu'il a appris, et écrire tout ce qu'il a composé.

La Luzerne[1].

Un autre prélat illustre, le cardinal de La Luzerne, n'était pas moins remarquable par son infatigable passion pour l'étude. Jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, il a continué de s'instruire et en même temps de composer d'utiles ouvrages. Il avait conservé les habitudes du séminaire, se levant tous les jours à quatre heures, sans feu, quelque temps qu'il fît, et se mettant immédiatement au travail. Dans l'exil, dans les voyages, il n'interrompit jamais cette utile et courageuse pratique.

Sophie Germain[2].

Une femme, par son amour pour l'étude, parvint à se placer parmi les premiers mathématiciens du dix-neuvième siècle. Au milieu des inquiétudes que faisait naître la révolution française, et dont sa famille était extrêmement préoccupée, Sophie, alors âgée de quatorze ans, voulut se créer une occupation forte et soutenue pour échapper à ses craintes sur l'avenir. Le hasard fit tomber sous sa main un ouvrage intitulé *Histoire des mathématiques*; elle y lut le récit de la mort d'Archimède[3], que ni la prise de Syracuse, ni le glaive levé du soldat ennemi n'avaient pu distraire de ses méditations. Aussitôt le

1. Mort en 1821.
2. Morte en 1831.
3. Grand mathématicien de l'antiquité; il était tellement absorbé dans l'étude, que la ville de Syracuse, où il était, ayant été prise d'assaut par les Romains, il ne s'en aperçut pas; 212 ans av. J. C.

choix de la jeune Sophie fut arrêté. Sans maître, sans autre guide qu'un Bezout[1] trouvé dans la bibliothèque de son père, elle se mit à étudier : elle surmonta tous les obstacles que sa famille opposa d'abord à un goût qui ne semblait devoir convenir ni à son âge ni à son sexe. Sophie se relevait la nuit, par un froid tel que l'encre gelait souvent dans son écritoire. Alors elle travaillait enveloppée de couvertures et à la lueur d'une lampe; car, pour la forcer à reposer, on ôtait de sa chambre le feu, les vêtements et les bougies. Enfin on cessa de contrarier son inclination. Elle devint célèbre par son génie en mathématiques, et remporta des prix à l'Académie des sciences.

Adrien Florent[2].

Vers le milieu du quinzième siècle, on distinguait parmi les étudiants de l'université de Louvain[3] le jeune Adrien, fils d'un tisserand d'Utrecht[4].

Adrien étudiait avec une infatigable persévérance. Quelquefois, les yeux appesantis et le corps épuisé de fatigue, il se voyait forcé de s'interrompre dans ses lectures; mais l'amour de l'étude ranimait bientôt ses forces; avide de toute sorte d'instruction, il puisait incessamment aux sources de toutes les sciences.

Les merveilleux progrès du jeune Adrien ne tardèrent pas à exciter la jalousie des autres étudiants, surtout celle des plus riches et des moins studieux.

Ils découvrirent bientôt que tous les soirs, à la nuit tombante, Adrien quittait furtivement l'université, qu'il prenait constamment la même direction, et ne rentrait jamais que longtemps après minuit. On avait remarqué aussi qu'il inventait toujours différents prétextes pour

1. Auteur d'un ouvrage élémentaire de mathématiques.
2. Mort en 1523.
3. Ville de Belgique, à 36 kilomètres de Bruxelles.
4. Utrecht, ville commerçante sur le Rhin, chef-lieu d'une des provinces de la Hollande.

empêcher ses condisciples de l'accompagner dans ses excursions.

Un soir, quelques-uns d'entre eux l'épièrent dans l'espoir de le trouver coupable de quelque grave désordre ; il s'aperçut qu'il était suivi et se déroba facilement à leurs regards. Ils continuèrent de se promener dans la ville, espérant que quelque heureux hasard leur ferait retrouver ses traces. Il était déjà près de minuit. L'idée leur vint de visiter avant de rentrer les environs de l'église de Saint-Pierre, non qu'ils crussent devoir l'y trouver, car il s'était dirigé d'un autre côté, mais pour que leur exploration fût complète.

Comme ils arrivaient près de cette église, un des plus beaux et des plus imposants édifices des Pays-Bas, l'un d'eux s'écria tout à coup : « Arrêtez! ou je me trompe étrangement, ou j'aperçois sous le porche une figure humaine qui se tient immobile près d'une lampe.» Il s'avance doucement vers l'objet qui excitait sa curiosité. Ses compagnons le suivent. A la faible lueur d'une lampe qui brûlait sous le porche de l'église, ils aperçoivent un homme courbé sur un livre. Son visage, sur lequel tombait un léger reflet de la lampe, était pâle et fatigué. « C'est Adrien! » s'écrièrent-ils tous. En effet, c'était lui. Se voyant ainsi surpris, il leva la tête, et son front devint couleur de pourpre. Mais il se recueillit bientôt, et s'avança vers ses camarades : « Le mystère est enfin éclairci, dit-il; vous savez tout maintenant : je suis trop pauvre pour acheter de la chandelle, et depuis quatre mois je continue mes études ou ici, ou au coin des rues, partout enfin où je trouve une lampe. — Mais le froid, interrompit un de ses camarades, comment peux-tu le supporter? Il y a de quoi mourir. » Adrien sourit, et se borna à poser sa main brûlante dans celle de son camarade. « Ai-je froid? lui demanda-t-il. J'ai là, en effet, ajouta-t-il en plaçant la main sur son cœur, quelque chose qui défie le froid

aussi bien que vos railleries. » Personne n'osa le railler. La haine et la jalousie firent place à la plus sincère estime.

On peut lire les détails de sa vie dans les annales de son pays. On verra que, grâce à ses talents, il s'éleva au poste de vice-chancelier dans cette même université où il était entré pauvre et obscur écolier; que, plus tard, il fut nommé précepteur de Charles-Quint, et que, grâce à la reconnaissance de son élève, il fut premier ministre en Espagne, et enfin souverain pontife sous le nom d'Adrien VI.

Le berger d'Ettrick.

James Hogg, connu sous le nom du berger d'Ettrick[1], est un poëte estimé en Angleterre. Quand il commença à se livrer à l'étude, il avait vingt ans et ne savait encore ni lire ni écrire. La volonté et le travail vinrent à bout de tout. Sa jeunesse avait été pauvre et misérable; il l'avait passée à garder les troupeaux dans les montagnes d'Écosse. Vivant dans la plus profonde solitude, il avait fini par aimer d'affection les sources, les ruisseaux, les grottes, les montagnes, le ciel, les nuages. Forcé, pour exister, de renoncer au commerce de ses semblables, il s'était passionné pour les beautés de la nature. Mais serait-il jamais devenu capable de les peindre si, par la force de sa volonté et par son application au travail, il n'avait acquis une instruction variée et un remarquable talent? Son exemple nous apprend qu'un jeune homme dont l'enfance a été négligée, même complétement, peut réparer ce malheur, s'il sait vouloir et persévérer.

1. Ettrick est un bourg du comté de Selkirk, en Écosse.